

## L'ORPHELINAT D'AUTEUIL

Nos lecteurs ont souvent entendu parler de ce refuge pour les jeunes garçons abandonnés, fondé par un homme de cœur et dévoué, M. l'abbé Roussel, ancien aumônier des prisons de Paris. Depuis quelques années, le pieux fondateur et directeur gémissait de n'avoir pas de moyens pécuniaires suffisants pour lui permettre de recevoir sous son toit tous les petits malheureux qui le suppliaient de les retirer du sentier du crime et de la débauche où les avait plongés la mort ou l'abandon de leurs parents. Lors d'une visite que M. Saint-Genest, du *Figaro* de Paris, fit récemment à l'orphelinat, il conçut le magnifique projet de faire appel à la France pour mettre le vénérable fondateur de l'orphelinat en état de payer 240,000 frs. de dettes déjà contractées, et lui donner les moyens de recevoir un plus grand nombre d'orphelins que par le passé. Le public français, si généreux, si accessible à toutes les idées charitables, répondit avec empressement à son appel. Une liste de souscription, ouverte dans les bureaux du *Figaro*, se couvrit rapidement de signatures, et dès le troisième jour, la somme souscrite s'élevait à plus de 400,000 francs. C'était suffisant pour combler les vides du passé et assurer l'avenir de l'orphelinat d'Auteuil. Voici en quels termes M. de Saint-Genest remercie les généreux souscripteurs et leur fait part de ses espérances pour l'avenir. Nos lecteurs nous sauront gré, nous n'en doutons pas, de leur donner ce beau morceau d'éloquence chrétienne et philanthropique.

Vous me rendrez cette justice, lecteurs, que je ne vous en ai plus dit un mot. Et cependant, il n'était pas toujours facile de se taire.

Quand certains jours nous recevions de véritables listes de souscriptions, il fallait une vertu singulière pour garder le silence, pour ne pas remercier ces bienfaiteurs, qui, alors même qu'on ne leur adressait plus d'appel, continuaient toujours à donner.

Mais nous étions retenus par deux raisons : la première, c'est que nous avions à compter avec un public généreux, enthousiaste, qui voulait bien secourir les malheureux, mais qui redoutait une chose : l'ennui.

La seconde raison, c'est qu'avant de nous jeter à l'aventure dans cette grande œuvre, nous devions d'abord bien nous pénétrer des intentions des souscripteurs. Et c'est ce que nous avons fait : Nous avons lu attentivement toutes vos lettres, écouté tous vos conseils, pesé toutes vos objections. Ce qui nous a peu à peu amenés à l'organisation actuelle.

Vous avez demandé qu'un comité fût chargé de ces fondations de lits... le comité est là, composé de notabilités du monde, de la finance, de l'industrie, du commerce...

Vous avez demandé qu'il n'y eût pas d'engagement véritable... personne n'est tenu à rien ; quand on souscrit, cela veut simplement dire que, tant qu'on le pourra, on donnera telle somme, et que, quand on ne pourra plus, on prévient le comité.

Vous avez demandé que chacun pût choisir le mode de paiement... cette liberté vous est absolument laissée. Ceux mêmes d'entre vous qui, au lendemain de la souscription, trouveraient trop onéreux de payer pour l'année courante, peuvent simplement s'inscrire pour l'année 1879.

Vous avez demandé que l'adoption de l'enfant ne fût pas une chose fictive, qu'elle fût bien réelle... c'est organisé ainsi : chaque lit porte à sa tête le nom de celui qui l'a adopté : l'individu, famille, groupe, établissement financier, industriel, commercial... chaque soir en se couchant l'enfant bénit ce nom.

Enfin, vous avez demandé que les lits fussent fractionnés le plus possible pour être mis à la portée de toutes les bourses ; on est descendu jusqu'à un demi-douzième.

Vous le voyez, tout est organisé comme vous l'avez voulu ; tout est prêt, on n'attend plus que vous.

Aujourd'hui même, vous trouverez encartée dans le journal une sorte de lettre-prospectus, que nous vous demandons de renvoyer après l'avoir remplie.

Je ne vous parle pas de la situation de l'œuvre, vous la comprenez trop bien, et c'est même parce que vous la comprenez que vous avez continué à donner alors que la souscription était fermée.

Chacun de vous sait parfaitement que l'abbé Roussel, venant de prendre 200,000

francs pour régler ses dettes, et ayant à peu près 15,000 francs à payer par mois qu'il ne peut plus demander au public, chacun, dis-je, sait que l'abbé aura tout dévoré avant un an si on ne lui vient en aide !

C'est-à-dire que l'abbé Roussel qui, déjà, avait été à moitié ruiné par le don du prétendu Anglais, verrait sa ruine absolument consommée par la souscription du *Figaro*.

Je ne répondrai pas non plus aux objections de quelques mécontents, "Pourquoi toujours l'asile d'Auteuil ?" disent-ils. — Pourquoi ? Eh ! parce qu'il n'y en a pas d'autre. Parce que, pour une plaie immense, formidable, c'est, jusqu'ici, le remède unique.

Chose inouïe, cette société, qui, à travers sa légèreté, songe à guérir bien des maux, cette société qui a pensé aux vieillards, aux malades, aux blessés, aux repentis... c'est-à-dire à ceux qui, parfois, peuvent encore être responsables de leurs malheurs, n'a oublié qu'un être : l'innocent.

Pour les malades, il y a l'Hôtel-Dieu. — Pour les vieillards, il y a les petites sœurs des pauvres. — Pour les incurables, il y a les frères Saint-Jean de Dieu. — Pour les filles publiques, il y a Saint-Lazarre... etc. — Pour les enfants, il n'y a rien.

Si, je me trompe, il y a une œuvre : la prison.

Mais comment s'étonner de l'ignorance de quelques personnes, puisque j'avoue franchement que la première fois que je suis venu vous parler de l'asile, je ne le connaissais pas ?

C'est seulement depuis que cette souscription m'a forcément mis en relations de tous les jours, que je sais vraiment ce qui se passe !

Jadis, j'ai fait grand bruit avec quarante enfants mis à la porte... Ah ! j'étais naïf en vérité, mais tous les soirs il y en a un à la porte ! Tous les soirs, il y en a un que l'on amène, tremblant d'être renvoyé en prison !

Hier, c'était un pauvre orphelin que l'on a trouvé sous un des mâts de la place de la Concorde, blotti dans un petit trou où il allait se cacher tous les soirs ; avant-hier, c'était un autre qui errait dans les terrains vagues de Grenelle, couchant dans les fossés et mangeant des racines ; la veille, c'était un pauvre être à moitié nu qui vivait dans les bois comme un petit sauvage, dormant le jour, marchant la nuit, se cachant des humains...

Et tous amenés ainsi que des criquins ! tous répétant ce mot terrible : Monsieur, je voudrais bien ne pas voler, et pourtant j'ai faim.

Tous sachant que s'ils commettent un méfait, de suite on s'occupera d'eux, qu'ils n'auront qu'à choisir parmi toutes les maisons qui s'ouvriront toutes grandes pour les recevoir : établissements de correction, colonies de Mettray, refuges des petits détenus, pénitenciers, etc., maisons dans lesquelles ils seront bien nourris, bien logés, bien vêtus et relativement heureux... mais que, tant qu'ils s'obstineront à rester honnêtes, ils seront condamnés à mourir de faim.

Vole donc, semble leur crier la société ; allons, vole, brise une haie, deviens un malfaiteur, et comme cela je te prendrai tout de suite dans mon sein, je te soignerai, je te donnerai le pain et l'abri que je te refuse aujourd'hui.

Chaque jour je les vois passer là, entre deux sergents de ville, avec leur tête ébouriffée, leurs yeux hagards, une corde retenant un lambeau de chaussure, désespérés, ahuris, farouches ; se demandant avec terreur si l'asile d'Auteuil vaudra les recevoir, écoutant les recommandations de l'agent qui leur répète tout le long du chemin : Suppliez bien monsieur l'abbé, enfants, car, s'il ne vous prend pas, il va falloir vous ramener en prison.

Vous imaginez-vous ce qui se passe dans ces petites têtes, quand, l'asile étant trop plein et la caisse trop vide, la porte reste fermée ?

Vous imaginez-vous cette révolte dans ces petites âmes, quand ils s'en retournent à la prison, au milieu de nous tous qui allons et venons tranquillement à nos affaires et à nos plaisirs !

Vous imaginez-vous dans quelle disposition ils doivent être à vingt ans ! Comment ils entrent dans la vie ? avec quel sentiment ils nous considèrent !

Et, après cela, nous nous étonnons de voir des crimes, nous nous étonnons de subir des révolutions !

Après avoir créé une société pareille, après avoir non-seulement laissé ces petits êtres mourir de faim, mais encore après les avoir mis en contact avec des malfaiteurs pour bien les pervertir, le jour où ces enfants devenus des hommes dressent des barricades, brûlent, pillent, assassinent, nous sommes très-étonnés !

Et, au lieu de profiter de la leçon, au lieu d'organiser bien vite des asiles d'Auteuil, nous dépensons dix fois plus d'argent pour créer de nouvelles maisons de correction, de nouveaux pénitenciers, de nouvelles prisons et de nouveaux bagnes.

Mais par-dessus tout, vous imaginez-vous quel compte nous aurons à rendre au dernier jour, quand Dieu nous fera comparaître devant ces petits abandonnés ? Quand il nous dira :

Vous l'avez mis parmi les coupables, moi, je le mets parmi les innocents, et c'est vous que je rends seul coupable de tout le mal qu'il a accompli...

Car vous avez eu moins de souci de cet enfant que du moindre de vos biens. Jamais vous n'auriez placé des fruits de la terre, des fruits sains à côté de fruits pourris, et c'est pourtant ce que vous avez fait pour cette pauvre âme.

Ce petit être était bon, vous l'avez rendu méchant ; il était honnête, vous l'avez rendu vicieux ; quand il a trompé, quand il a volé, quand il a tué, c'est vous qui avez commis le crime.

Que répondrons-nous alors ? Que répondrons-nous à ces petits êtres qui se dressent contre nous comme des accusateurs ?

Quelle excuse possible pour une société qui consent à arrêter des enfants qu'elle sait parfaitement innocents, et qui les jette pêle-mêle avec des misérables !

Car c'est peut-être là ce qui est le plus révoltant, c'est cette hypocrisie de la société !

Tant qu'à donner un morceau de pain, pourquoi le donner sous prétexte d'arrestation ! Il vaudrait mieux, en vérité, les laisser mourir de faim, les laisser mourir comme en Chine, comme au Japon, comme en Afrique, que de les mettre en prison pour les pervertir.

En apparence, la famine de l'Orient est plus cruelle, elle est d'une barbarie plus primitive, mais, au point de vue moral, c'est moins odieux !

Donc, lecteurs, vous le voyez, il n'y a pas d'injustice plus criante, il n'y a pas de scandale plus dangereux. Au milieu de quantités d'œuvres magnifiques, un seul être a été oublié : l'enfant. C'est un mal à réparer.

Eh ! bien, l'heure est venue. Quand nous avons commencé, vous vous êtes justement plaint que c'était sans avenir, que c'était un sceau d'eau jeté sur le sable, qu'il n'y avait pas de contrôle, pas de garantie... Or, maintenant, il y a un comité, il y a une administration, de grands capitalistes ont même promis de donner pour la construction des bâtiments, dès que les lits seraient assurés. Je le répète, tout est prêt, on n'attend plus que vous !

Vous me direz que l'époque est mal choisie. Encore une fois, ce n'est pas nous qui l'avons choisie, c'est Dieu.

Du reste, l'époque n'est pas si mauvaise. C'est le moment des vacances ; c'est le moment des chasses ; vous êtes en famille ; je m'adresse à tous ! aux heureux du monde et aux travailleurs, aux femmes et aux enfants, il s'agit de créer une grande œuvre.

Voyons, qui veut un enfant ? C'est la nouvelle prime du jour, c'est ce que le *Figaro* offre à ses abonnés !

Prime splendide qui jamais encore n'avait été offerte !... Jusqu'ici on avait bien donné des livres, des gravures, des albums, mais jamais encore d'être vivant !

Pour 360 francs vous avez un enfant ! un enfant que vous aimez et qui vous aime, un enfant qui, chaque jour, bénit votre nom placé au-dessus de son petit lit.

Et si vous ne pouvez pas vous donner ce luxe magnifique, vous pouvez avoir une moitié d'enfant, un tiers d'enfant, un quart d'enfant... nous en tenons de tous les prix, jusqu'à 15 francs.

Qui en veut ? L'occasion est belle ! Vous tous, pauvres, riches, heureux du monde, mais déshérités du ciel qui n'avez jamais eu d'enfants à vous ;

Vous, pauvres parents, qui avez perdu ceux que Dieu vous avait donnés ;

Vous qui, comblés de famille, craignez chaque jour de vous voir frappés dans votre bonheur ;

Et vous, braves travailleurs, industriels, financiers, commerçants... inscrivez vite votre nom sur cette liste bénie ! D'abord, c'est un devoir. Et puis, laissez-moi vous le dire, c'est si charmant !

Ce n'est pas de ces aumônes mortes comme on en voit tant. D'ordinaire, quand on donne, cela tombe dans un gouffre, on n'entend pas même le bruit de sa pièce. Les centaines de mille francs que vous avez envoyés à l'abbé Roussel ne vous ont procuré que cette chose bien belle, c'est vrai, la satisfaction du devoir ; mais, très-humainement parlant, si vous allez à Auteuil, je vous défie d'en trouver la trace, tandis qu'avec ces adoptions d'enfants... oh ! alors, c'est une autre affaire.

Chaque somme que vous avez donnée, vous la voyez, elle est là vivante, animée ; elle mange, elle chante, elle court, elle joue à la bille... Quand vous paraissez, elle accourt vous embrasser.

Et alors, au lieu de ces regrets que l'on a parfois, au lieu de se dire : "Bah ! je me suis encore laissé entraîner ; avec ces 100 francs, j'aurais pu avoir un tableau, une potiche." Au lieu de cela, vous vous dites : "Eh ! bien, mes 100 francs, les voilà ; ce sont eux qui me sautent au cou, ce sont eux qui m'aiment."

Et, en effet, l'orphelin une fois adopté sera tout à fait vôtre, il vous souhaitera la bonne année, il vous écrira à votre fête et ensuite, devenu mari, père de famille, patron, il reviendra toujours... car c'est là le grand signe de ces ouvriers d'Auteuil : tous tournent bien, et tous sont reconnaissants.

Et, enfin, vous, petits commerçants, petits industriels, quel intérêt dans votre vie ! Après vous être entendus tout un groupe pour adopter un orphelin, de temps en temps, le dimanche, vous direz : "Allons voir notre petit ;" vous achèterez des gâteaux, des images, vous partirez toute une caravane, vous prendrez la Mouche, et, comme l'asile d'Auteuil touche au bois de Boulogne, ça se terminera par la promenade habituelle...

Car tout est joie dans cette œuvre ; ce n'est pas une de ces œuvres tristes, austères, où beaucoup de vertus sont nécessaires... ici, à chaque heure, on est payé de sa peine. Un asile qui est le paradis terrestre, des arbres, des fleurs, des oiseaux, des sourires d'enfant... Ah ! en vérité, ça n'est pas difficile !

Aussi, laissez-moi vous le dire, ce que je crains, ce n'est pas un refus de votre part ; je ne crains qu'une chose : que vous soyez comme moi, et que vous remettiez au lendemain.

Tout ce que je vous demande, c'est ce soir, quand vous serez là, en famille, de vous réunir et de dire : "Voyons ! Qu'est-ce que nous voulons faire ?"

Voulons-nous donner un lit, un demi-lit, un quart de lit... décidons-nous de suite... Inscrivons la somme, plions le papier et jetons-le à la poste.

Et s'il en est parmi vous qui soient déterminés à ne rien donner du tout, s'il en est qui disent : Non ! Nous ne donnerons pas une obole pour empêcher des petits innocents d'aller chaque soir en prison ; eh bien, ce que je leur demande, c'est de le dire immédiatement et de nous renvoyer la lettre avec ce mot : néant.

SAINTE-GENEST.

CONSTATÉ.—D'après les bons marchés que les soussignés viennent de conclure, il est certain que nous pourrions acheter des pelleteries de toutes sortes à des prix incroyablement bas, sans compter que le choix sera insurpassable : c'est au No. 217, rue Notre-Dame, chez DUBUC, DESAUFELS & C<sup>ie</sup>.